

Un monde désorienté

josée hansen

Guerre et paix Nahidhal-Ramadhani veut raconter des histoires. De belles histoires, qui parlent d'amour, de beauté et de justice. C'est pour cette raison qu'il a décidé de devenir poète dès l'école primaire. Mais dans son pays, l'Irak, les guerres se suivent depuis trente ans, il n'a quasiment jamais connu la paix de sa vie, et il ne sait pas quoi raconter. En cherchant où commencer son histoire pour qu'elle soit belle, il remonte toujours plus loin dans sa mémoire, mais ne sait se souvenir d'un moment de beauté et de calme dans sa vie. Ce texte s'appelle *I will tell a short story* et a été écrit en arabe. L'autre jour, à Niederanven, on entendait l'auteur lui-même le lire en un anglais plus qu'hésitant, en voix off. Steve Karier, acteur, metteur en scène et initiateur du *Monodrama Festival* organisé du 9 au 17 juillet par l'asbl Fundamental avec le Kulturhaus Niederanven, y présente ce texte avec une deuxième œuvre de l'auteur irakien, *The tale of (Hoo)*, une pièce qui comporterait quarante rôles et dont on n'entend que les bruitages venant du off eux aussi. Le reste du spectacle qu'il a élaboré avec la complicité ou sous le regard critique d'Anne Simon, *Swimming to Iraq* (un titre en hommage à son plus long succès en tant qu'acteur, *Schwimmen nach Kambodscha*, d'après Spalding Gray, monté en 1989 au Capucins par Franz-Josef Heu-mannskämper et avec lequel il tourna durant dix ans) est improvisé.

Enfin, plus ou moins improvisé, selon une certaine structure préétablie certes, mais constitué de ses propres souvenirs. Il y raconte comment il a reçu les textes des mains de l'auteur lui-même, lors d'un festival de monodrames dans les Émirats arabes, comment il a été touché par les mots très simples, presque naïfs de l'auteur et affecté par ce qu'il raconte, à quel point la guerre le révolte et quels sont ses rapports personnels à la guerre... Tout cela, ces choses parfois banales et parfois intimes, il les raconte en anglais, pour mettre le spectateur à distance et pour s'imposer l'exercice de s'exprimer dans une autre langue.

Swimming to Iraq est une expérimentation théâtrale, entre théâtre engagé, politique, et interrogation de son pouvoir et de sa valeur. Steve Karier voulait voir s'il osait dire des choses aussi personnelles que ses peurs et ses angoisses et sonder les limites entre émotions jouées, feintes, et émotions personnelles. Dans ce sens, l'approche était réussie, même si certaines juxtapositions – par exemple entre la vraie guerre en Irak et ses sentiments d'une pression énorme lorsqu'il est sur scène – frisent l'indécence. Mais le spectacle n'est pas fixé; après cette création au Luxembourg, il devrait tourner internationalement, changer lors de chaque représentation et mûrir avec le temps.

Laboratoire Lancer un festival du monodrame à Niederanven est un pari que Steve Karier et la directrice du Kulturhaus Nora Waringo ont

lancé ensemble. L'idée fait sens, car avec des budgets culturels en peau de chagrin, le spectacle d'un acteur seul en scène peut être une variante attractive pour les programmeurs. Mais c'est aussi un exercice périlleux, le monodrame, car pour accrocher le spectateur tout seul durant une heure ou 90 minutes, lui raconter une histoire, faire vivre un personnage et transmettre des émotions, il faut avoir un sacré gabarit d'acteur. De ce côté-là, on peut certainement affirmer que le festival fut une réussite: à côté de Steve Karier, on a par exemple pu retrouver Valérie Bodson, très touchante en *Lili Calamboula* (Gérard Gélas/ Claudine Pelletier) ou Martin Engler, extraordinaire dans sa lecture d'Allen Ginsberg (*L'entendre et le voir* s'extasie dans *Hum Bom!*, un poème presque dadaïste sur la guerre en Irak, quel grand moment de théâtre charnel!), ou encore découvrir Julie Palmier dans le très beau texte d'Olivia Rosenthal sur la maladie d'Alzheimer, *On n'est pas là pour disparaître* (mise en scène: Charlotte Lagrange).

Et entendre Linda Olsansky, excellente actrice qu'on avait vue dans *Antigone* au Capucins la saison dernière, lire la « lettre d'une inconnue » de Stefan Zweig avec tellement d'intensité, de finesse et d'émotion qu'on aurait préféré mille fois la voir elle au lieu de devoir fixer le destinataire de la lettre d'amour d'une femme désespérée, un homme montré comme passif, insensible, désœuvré, agacé – et agaçant. Le spectacle de clôture *Brief einer Unbekannten* fut une autre création, une expérience

née sur place, pour le lieu et le festival, sous la régie de Linda Olsansky. Et bien qu'on ait pu regretter ce choix de montrer l'homme au lieu de la femme, c'est essentiel que de tels lieux d'expérimentation, où les metteurs en scène aient le droit à l'erreur et où le public puisse faire des découvertes et se laisser surprendre, existent.

Première fois Le festival – assez long, sur dix jours – avait tout le charme des premières fois, où chacun cherche encore son rôle, où on mange des saucisses grillées par le club des jeunes local et boit du vin médiocre sous une tente qui se prétend *Actor's Cafe*. Où les fidèles de la clique-à-Karier, dont certains venus exprès de Bâle, des représentants de la Fédération internationale du théâtre ITI et des anonymes, simplement curieux, se mêlaient dans le public assis sur l'herbe par trente degrés à l'ombre. L'absence des pairs luxembourgeois, aussi bien côté public – peu de professionnels d'autres maisons avaient fait le voyage – que côté spectacles invités (*Nipple Jesus* de Maskénada, avec Serge Tonnar par exemple se serait parfaitement intégré) par contre était flagrante.

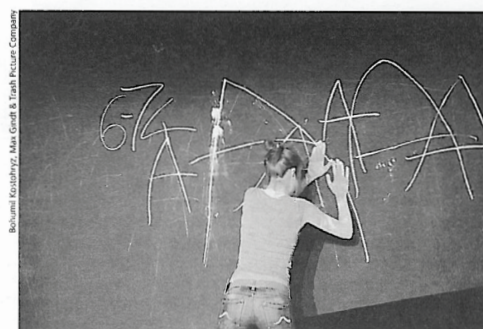
Oubli et perte À côté de la guerre, le deuxième thème dominant au festival était la perte de repères des hommes dans un monde en déliquescence, l'oubli nécessaire ou fatal. Comme dans *On n'est pas là pour disparaître*, texte poignant racontant l'effet dévastateur de la maladie d'Alzheimer, dépossédant l'homme des mots et du sens et effaçant sa mémoire et ses valeurs comme le disque

Lancer un festival du monodrame à Niederanven fait sens, car avec des budgets culturels en peau de chagrin, le spectacle d'un acteur seul en scène peut être attractif pour les programmeurs

dur d'un ordinateur. Ou ces lignes historiques d'Allen Ginsberg, écrites dans les années 1950, qui ouvrent *Howl* (présenté ici en allemand par Martin Engler): « Ich sah die besten Köpfe meiner Generation zerstört vom Wahnsinn, ausgemergelt hysterisch nackt » (bon, eux, c'était surtout à cause d'une surconsommation de drogues en tout genre...)

Ou encore *Lili Calamboula*, cette petite prostituée décrite par Gérard Gélas, qui commence à faire le trottoir par amour, « à l'âge où les autres filles jouent encore avec les poupées », et qui ne retrouvera jamais le chemin vers l'insouciance, bien que la société invente toutes sortes de chicanes pour la « soigner ». Certes, le texte date un peu (écrit en 1978) et Gélas n'hésite pas à accumuler le malheur par grosses couches, mais Valérie Bodson arrive à lui donner vie, à incarner cette fragilité, cette danse avec la mort permanente d'une femme sans attaches et sans amour.

En outre, Aline Stinus confronta le public avec la nudité dans *Decorum*, Jolanta Juskiewicz offra une lecture condensée et féministe de *Othello* de Shakespeare avec *Desdemona*, Salla et David Kozma offrirent leur spectacle sonore finlandais *Finnphonía no.50*, Luc Spada créa le succès public avec le *Poetry Slam* qu'il organisa à mi-festival et la soirée du vendredi 16 fut consacrée à la coquinerie avec *Ich bin der Mann von Lolo* (Jörg Schröder/Petra Barcal) et *Pornorama. Ein Männermärchen* (Karen Köhler/ Fanny Brunner), mais il ne nous a pas été possible de tout voir.



Julie Palmier dans *On n'est pas là pour disparaître*, Valérie Bodson dans *Lili Calamboula*, le public et Martin Engler pour la lecture de Ginsberg devant le Kulturhaus

